

A pencil drawing of a man sitting in a room. The room has several windows or door frames. Numerous hands are reaching in from the walls and ceiling, some holding objects like a key or a small cup. The man is in the center, looking forward with a neutral expression. The drawing is done in a sketchy, expressive style.

Stanislas Marin

VIOLENCE SYMBOLIQUE

et autres nouvelles

Stanislas Marin

Violence symbolique

et autres nouvelles

© Stanislas Marin, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-3388-7

Couverture : Aliénor Stagni-Marin

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Lucrecia, Aliénor et Victoria

« Ils prennent la vie au sérieux, et la vie est une plaisanterie. »

Honoré de Balzac, *Illusions perdues*

Violence symbolique

J'ai vingt-deux ans et j'ai raté ma vie. Jugez plutôt : en ce moment, je travaille à la radio et je m'occupe essentiellement... de lumière ! La lumière à la radio, c'est une métaphore de ma vie, de mon utilité au monde... Dans le grand studio qui, pour quelques émissions, reçoit un public de choix – des retraités, des paumés, des clodos pas trop puants l'hiver –, je fais varier plusieurs combinaisons de spots dont les couleurs de bonbons acidulés bavent sur les faces luisantes des invités, mais surtout je « pilote » la poursuite. Dans la pénombre lors des tours de chant, je mets dans un halo de lumière, et je poursuis une succession de has been sympathiques qui revisitent leurs tubes oubliés et cachetonnent ainsi pour payer leurs arriérés d'impôts. Bref, je fais des choses utiles. Mais je m'en tape de tout ça, je partirai dans une traînée brillante, comme un météore une nuit d'été. Je veux partir tôt et en beauté, je ne ferai pas comme tous ceux qui en redemandent, jusqu'à ramasser le gourdin du coup de vieux en pleine gueule, en malus.

— Alex, ça va commencer. Vite, tu peux aller chercher Carlos en face ?

Thierry « travaillez-vos-dorsaux » – il a tout du prof de gym particulier pour rombières friquées dans sa démarche – vient de me donner une nouvelle mission. Ah oui, j'oubliais : j'ai exagéré, je ne fais pas que la lumière à la radio, j'y assure également la sécurité... Enfin, je flotte dans un blouson noir estampillé qui prétend ça. Là, maintenant, la sécurité du grand studio consiste à décrocher Carlos du bar chez Pepita où il rêve devant un verre (un ti-punch doudou dis-donc ?) et à le ramener fissa en évitant qu'il se fasse écraser en traversant la rue Bayard. Derrière son bon gros sourire béat, Carlos a quand même l'air préoccupé de son retard : personne n'a envie de contrarier, ne serait-ce qu'un peu, le « Petit ». C'est comme ça qu'ils l'appellent mes compagnons de la sécurité : le Petit, celui qui fait trembler les dirigeants de l'antenne, ce phare, cet imperator du rire gaulois. Le voilà justement. Il descend de sa vieille 604 limousine bicolore, marron et crème, par la portière que lui a ouvert un chauffeur-factotum indien ou

pakistanaïis qui l'amène tous les jours à la même heure, une dizaine de minutes avant le début de l'émission. Thierry va à sa rencontre sur le trottoir. Le Petit n'en mène pas large, il jette un coup d'œil rapide autour de lui et fonce tête baissée vers l'entrée de la radio. Je remarque le petit sourire qu'esquisse Thierry à chaque fois... Tout le monde le sait ici : un jour, le Petit a pris un coup de pistolet à grenaille dans le bide à bout-portant sur ce même trottoir. Il a eu du bol, il s'en est sorti avec un court passage à l'hôpital. Mais ça aurait pu être une vraie balle à la place... La légende dit qu'il aurait refusé un autographe à un déséquilibré. Depuis la peur ne le quitte plus. Pas besoin d'être John Lennon pour ce genre de traitement, toute célébrité peut se payer au prix fort. Ma fonction sécuritaire se borne le plus souvent à accompagner le Petit et ses illustres invités dans un couloir étroit jusqu'à l'entrée des artistes où je pianote un code ultrasecret – 1234 – avant de leur tenir la porte. Je rêvasse ensuite le temps de l'émission dont j'écoute vaguement le ronron dans un retour, assis derrière mon microscopique bureau près de l'entrée. Ici, contrairement aux émissions de variété animés par Vincent Perrot ou Nagui, nul besoin de moi à la console lumière. Sur combien de têtes le Petit a-t-il bien pu marcher pour en arriver là ? Des têtes comme autant de planches d'un drôle de pont de singes pour franchir l'abîme qui séparent les quidams de ceux qui comptent vraiment, ceux qui règnent sur le monde, ou a minima sur leur petit monde... en attendant la mort. Moi, j'aimerais bien me tailler la part du lion comme lui, mais je n'ai pas les moyens de mon fascisme ordinaire qui me permettrait de dire : *the World is my oyster*.

Qu'est-ce que je peux faire ? J'sais pas quoi faire... Bac en poche, je me suis inscrit en socio à Paris VII. Logique. Et là, il n'y en a que pour Bourdieu. Bourdieu ceci, Bourdieu cela... Mais, en même temps... *Fuckgod* ! Qui pourrait-on bien placer plus haut ? Et merci Bourdieu ! Avant, je croyais, j'avais l'illusion que mon avenir était ouvert et j'étais heureux... Maintenant, je sais... je sais que je suis le hamster dans sa roue. Je cours comme un gland, sans but précis, enfermé dans un système dont j'ai peur de deviner les contours. Si je regarde mes camarades dans l'amphi, j'y vois une certaine ironie : c'est à des gens comme nous qu'on apprend en priorité que notre avenir est bouché et par quel mécanisme sournois nous allons gentiment accepter notre médiocre condition. Par exemple, je pourrais demander à un de mes voisins lorsqu'il sera diplômé : « Et toi, t'en es où ? — Euh, je travaille chez Décathlon pour payer mon loyer... mais c'est temporaire, je ne ferai pas ça toute ma vie ! — Et toi ? — Moi, je suis pion pour payer mon loyer, je suis jeune, j'ai encore le temps de trouver un vrai

boulot. » Et moi alors ? Que dirai-je aux autres ? à ma famille ? Mon diplôme en poche, quel sera mon champ des possibles ? Parce que l'alibi d'être encore jeune, que rien ne presse... On court tous derrière ce train qui ne va pas si vite et on se dit : pfff ! je le rattrape quand je veux. Puis le train s'éloigne chaque fois un peu plus, imperceptiblement, et on en arrive à comprendre qu'on aura beau prendre tous les anabolisants d'un Ben Johnson, on ne le rattrapera plus. Et puis, le train a disparu, et on se demande si on l'a vraiment aperçu, s'il a jamais existé... J'ai peur, je vois tout en noir, je ne veux pas continuer. Je ne veux pas faire partie du plancton, esclave des courants et prisonnier de sa masse d'eau, je me veux poisson, libre de circuler et de sillonner les mers !

Aujourd'hui, on reçoit Julie Pietri et Desireless. Waouh ! Ça décoiffe ! Surtout avec Desireless dont l'effondrement capillaire est à l'image de sa notoriété perdue : plus rien de dressé sur sa tête, aucun vestige de la « pyramide inversée » qui avait marqué les esprits quand elle chantait Voyage, voyage à l'époque où, symbole suprême de la Mitterrandie, les pyramides du Louvre scandalisaient les réacs de tout poil. Et depuis quelques temps, on a un nouvel habitué du grand studio : Thomas Fersen. Fersen a la carte depuis sa victoire de la musique acquise récemment. Pourtant celui qui aligne les diapasons Télérama avec ses albums ne cadre pas vraiment avec les autres invités de la radio populaire. Avec sa voix de gorge râpeuse, un peu travaillée à l'ancienne, à la clope, il est la caution poétique bobo de la station.

Très précautionneusement, un peu comme je ramasserais des fraises des bois, je cherche les doigts de mon compagnon d'arme, tombés entre de grosses feuilles succulentes. La langue dans laquelle il éructe sous le coup de la douleur m'est totalement inconnue. On rencontre des types du monde entier chez les mercenaires. Enfin, il lui reste toujours son pouce, ça aurait pu être pire... Mis à la retraite anticipée, il pourra encore faire du stop ou se fourrer le doigt dans la bouche et le téter frénétiquement quand la déprime sera trop dure à supporter. Mais pour cela, il faut d'abord qu'on se sorte vivant de ce guêpier... Quand ça part mal comme ça, Thanatos me prodigue des érections monumentales. Si je m'en tire en un seul morceau, je fonce au bordel où je mènerai encore d'intenses batailles sabre au clair. Je ferai pleuvoir mes dollars sur les corps indolents de plantureuses putains, je m'enivrerais de leur odeur les mains agrippées à leurs seins et le visage enfoncé dans leurs moites toisons... Et seulement alors, je me laisserai aller, je pleurerai sur un téton comme un gosse qui a perdu sa maman jusqu'à ce que, lassées, elles me jettent dehors.

Je suis assis sur une banquette, tout près de Werner Schreyer, de telle façon qu'on pourrait penser que nous partageons la même table. Comme tous les soirs, je suis venu chercher la *lumière* et une sérieuse réduction de mon capital auditif (j'ai l'impression que la musique assourdissante fait du trampoline sur mes tympanes). Werner a l'air perdu, il a l'air si seul, aussi seul que Nagui avec son clébard quand on le croise dans les couloirs de la radio. Il a beau être mannequin superstar, il doit se douter que le néant lui prépare un sale tour à lui aussi, à un terme peut-être pas si éloigné, comme quelqu'un qui a déjà cessé de croire à sa petite mythologie personnelle. Werner me fait penser à ces vers marins qui vivent à proximité des sources chaudes dans les profondeurs océaniques – j'ai vu ce documentaire l'autre nuit après l'émission *Striptease*, un porno sur Canal Plus où Brigitte Lahaie n'a toujours qu'une seule ride sur laquelle elle est assise, et *Histoires naturelles* où un dingue tire des bécasses à tout va – et qui reçoivent de façon aléatoire de l'eau brûlante ou de l'eau glacée : aujourd'hui il évolue dans la lumière éclatante sous la caresse des médias mais demain ? Parce qu'enfin, quel autre talent a-t-il que celui de vaguement ressembler à James Dean croisé avec un farfadet ? Nous au moins, nous n'avons pas à nous poser ce genre de question, c'est plus reposant. D'habitude, on dérive dans le noir glacé de l'espace intergalactique. Là, on a eu une chance de malade : Thomas a réussi à convaincre deux superbes suédoises de nous chaperonner à l'entrée des Bains. Quatre mecs hésitants et sans style qui se seraient présentés devant le videur... on était mal partis ! Il est trop fort Thomas, il deviendra quelqu'un c'est sûr. Il a ce charme du garçon bien élevé au sourire charmeur et au petit rire impertinent. Et, président du BDE à Assas, il est déjà un animal politique...

J'ai revu pour la dixième fois au moins *Un Monde sans pitié*. Mireille Périer qui dit à Hippolyte Girardot : « Tu es vraiment une machine ! », et lui de répondre : « Une machine à vivre, oui », ça me parle ! Et comme cet antihéros de pellicule, moi aussi j'ai ramé après des filles brillantes et séduisantes qui se sont vite rendues à l'évidence que je ne ferais pas le poids comme géniteur avec qui s'engager dans la vie...

L'autre jour, je finissais mon demi en terrasse lorsque j'ai entendu deux jeunes journalistes qui discutaient à la table d'à côté. Ils ne partageaient pas le même point de vue sur la mission des médias : l'un défendait la culture de masse « TF1 » tandis que l'autre soutenait qu'il fallait réinventer la télévision populaire et en élever le niveau. Puis il y a eu un accrochage au sujet du *Monde diplomatique* pour lequel écrivait le second et, mauvais, le gars de TF1 a dit à

l'autre qu'il méprisait Ignacio Ramonet et que les Français avaient juste la télé qu'ils méritaient... Je repense à ce mépris, je ne sais pourquoi, pendant le jeu animé par Julien Lepers à la radio. Le jeu est un ersatz du jeu télévisé *Questions pour un champion* orchestré par le même. Ah, j'oubliais encore : quand je ne fais pas la lumière ou la sécurité, je suis parfois standardiste pour certaines émissions, et en ce moment je travaille avec Lepers. C'est la pause publicité, Julien sort en trombe du studio pour nous rejoindre devant nos pupitres :

— Alex, passe-moi vite un auditeur ! me demande-t-il sans rire.

Je le connecte à une vieille dame que j'ai mise en attente et qui doit donner sa réponse à une question juste après la pub :

— Bonjour madame !

— Bonjour, répond la vieille d'une voix chevrotante. C'est fou, vous avez la même voix que Julien Lepers, poursuit-elle déstabilisée.

— On me le dit tout le temps, lui répond l'animateur facétieux.

Je profite de la pause pour lever la tête de mon pupitre et j'aperçois Philippe Labro qui fait son tour habituel. On peut le voir déambuler à travers les nombreuses baies vitrées des studios d'enregistrement. Comme un père bienveillant avec ses enfants, il se montre hyper chaleureux avec les animateurs, les journalistes, les réalisateurs... il arrive derrière eux et s'appuie souvent sur leurs épaules tandis qu'ils sont assis sur leur siège un casque audio sur la tête. Des sourires, des rires sont échangés dans une bonne humeur de pub Ricoré. L'écrivain directeur des programmes est fier de son équipe et d'être un des principaux artisans de cette machine de guerre du « temps de cerveau disponible » dont il n'écouterait les émissions pour rien au monde, fût-il payé pour cela. Puis c'est la fin de la pub, Lepers retourne dans le studio et le jeu peut reprendre. Sinon, Lepers est vraiment étrange, toujours speed, genre sous amphètes ou coke ou plus méchant encore. À chaque fois qu'on le croise, il est toujours en train de courir ! Quand il quitte sa couverture d'animateur médiatique, il doit se ruer pour aller sauver le monde, comme son jumeau d'outre-Atlantique. Il a dû se passer un truc dingue à la naissance quand il a fallu séparer Mickael Keaton de son siamois, Julien. Ils doivent parfois se retrouver en secret. Pour le moment, Julien court certainement rejoindre sa Batmobile stationnée dans une grande salle qui communique avec les égouts, sous la rue Bayard.